

JÉRÔME BERTIN

CAS SOC'

Roman

Éditions Vanloo

ici fut dévalisé

Louis Ferdinand Céline

Dieu est un endroit paumé sans steak

Charles Bukowski

J'habite en face d'un muret couleur
pisse. C'est mon paysage. Des squelettes
de plantes dessinent des veines noires sur
le crépi jaune. De la paillasse où j'écris,
me branle, mange, dors quelquefois, je
n'aperçois que l'obstacle miteux et hu-
mide. Des livres remplissent ma tombe.
Sur les étagères poussiéreuses, mais aussi
sur le sol, sur le rebord des fenêtres, sur
mon bureau. Je me contente la plupart du
temps de contempler le citron de plâtre. Ô

frigo de mes angoisses, je n'engraisse pas, maigre, creusé, bancal. Je suis comme un oiseau dans son bocal. Le sol est jonché de fleurs en plastique et de cailloux en carton. Les éditeurs me refusent en bloc. Je pense que je n'ai plus grand-chose à attendre. J'ai faim, mon ventre grouille. Cependant je n'ai aucune envie de passer ma porte, obnubilé que je suis par la jaunisse de mon faux ciel. Il pleut. Le ciel accouche de lourds nuages ennemis, sème des corbeaux, virgules jetées au vent.

Elle s'appelle Annie, elle a soixante-deux ans. Elle n'a pas une thune mais habite dans le huitième. Bouille grasse poudrée elle vit chez un vieil homme qui l'héberge en échange de sa lourde présence.

Ceci cela, et petits plats, et patati et patata. Annie tire les cartes. Courtaude courte sur patte façon Boterro, c'est bien étonnant qu'elle ne tire rien d'autre tant elle est attifée comme une pute. Chaque jour elle tête son café dans un bar de la place Castellane. Les clients la moquent et elle m'invite à sa table. Les mêmes clients nous moquent, pensant comme on pue fort que je suis son amant. Il y a de ça 6 mois, je trainais alors au grand café où je léchais des varices, histoires d'œil. Annie s'est assise à ma table. Son mari voulait la tuer. Elle se sentait menacée. Elle était à la rue. Je l'ai hébergée. Cette masse adipeuse s'est vautrée dans mon lit, alors que je m'endormais sur ma banquette, et s'est mise à ronfler. Au matin elle a mis les vents après un café tiède. Et voici que je la retrouve, attifée comme l'as

de pique, un corsage plongeant comme du dix mètres. Elle me raconte pour sa fuite et son refuge auprès du vieillard. Annie lui fait à bouffer. Elle lui fait son ménage. Elle doit se laisser peloter un chouia je pense. Le vieux a trouvé son dernier jouet, un gros. La vieille me dit que j'ai de beaux yeux. Elle se ferait bien un petit quatre heures avec ma queue je songe. Que c'est dur de vivre avec une personne âgée. Je n'en doute aucunement et c'est pour cela que je me casse.